

La Chine

(Tous les regards sont tournés vers les drames qui se déroulent à Pékin. Nous détachons du dernier volume de Marcel Monnier, ces curieuses pages qui montre la situation faite par les habitants du Céleste Empire aux étrangers.)

LA RUE A PÉKIN. — CORRUPTION DES FONCTIONNAIRES

La principale curiosité, l'originalité de Pékin, c'est la rue. On a souvent dit ce qu'elle était, sa saleté sans nom, ses monceaux d'ordures accumulées depuis des âges, ses boues putrides. Ce qu'il est bon d'ajouter, ce qui atteste la façon plus que fantaisiste dont fonctionnent ici les rouages administratifs, c'est l'importance des sommes affectées — sur le papier — à l'entretien de cette voirie. Le budget des travaux publics, pour la capitale seule, se chiffre par millions de taels... Pékin est censé dépenser, pour sa toilette, à peu près autant que les plus coquettes des grandes villes européennes. Où va l'argent ? Le fait suivant, absolument authentique, nous renseignera sur ce point délicat. Il n'y a pas longtemps, l'empereur avait prélevé sur sa cassette 30.000 taels (environ 80.000 francs), qui devaient être employés à réparer la rue des Légations. 30.000 taels, c'était beaucoup. La chaussée pouvait être mise en état à meilleur compte. Avec 10.000 taels, on faisait la besogne. C'est apparemment ce que se dit le haut fonctionnaire préposé à la direction des travaux publics. Il concéda l'entreprise à un ami, lui confia le tiers de la somme et empocha le surplus. L'ami fit de même et repassa le marché à une connaissance qui à son tour, le repassa à un voisin. Bref, en dernier ressort, l'entreprise fut adjugée, pour *dis-huit* taels — un peu moins de 80 francs ! — à un quidam, qui, naturellement, dut se contenter d'encaisser la somme et ne mit en branle ni pelle ni pioche. La rue des Légations est demeurée ce qu'elle était avant les munificences impériales.

Presque toutes les artères se coupent à angles droits ; la ville ressemble à un damier dont les cases, pourtant, sont elles-mêmes sillonnées par un labyrinthe de passages et de couloirs, capricieux réseau qui corrige l'uniformité du plan général. Malgré l'absence de plaques indicatrices, chaque rue n'en a pas moins son appellation distincte, familière à tous les Pékinois. Ces noms imagés, on les croirait empruntés à l'Europe moyen-âgeuse, nous les lisons encore sur les murs de nos vieilles villes : *Rue de la Corne-de-Bœuf, rue de la Patte-de-poule, rue de l'Œil-de-poisson, rue de la Farine-Grillée, rue du Grand-Pied, rue du Thé, rue de l'Arc-et-la-Flèche, rue du Point-du-Jour*. La plupart rappellent une profession, une anecdote ou une légende devenue populaire dans le quartier. Certains ont une saveur particulière, celui-ci entre autres : *Rue de la Peau-qui-pue*.

* * *

Au sujet des odeurs de Pékin, je ne saurais mieux faire que de reproduire l'opinion formulée, dans un élan de franchise, par un mandarin éminent, Tehong Tchao, aujourd'hui défunt, qui fut, il y a de cela une vingtaine d'années, accrédité en qualité de chargé d'affaires auprès du gouvernement français, et visita, au cours de sa mission, une bonne partie de l'Europe. Il avait pris goût à la civilisation occidentale. Aussi de retour dans sa patrie, ne put-il se défendre de quelques répugnances, notamment aux approches de Pékin, dont la brise d'Ouest lui apportait les terribles effluves. Alors, dit-on, se tournant vers son secrétaire, il lui montra du doigt la majestueuse et sordide capitale, et s'écria d'un ton navré :

— Nous rentrons dans nos latrines !

Si les fonctionnaires préposés à l'entretien de la voirie considèrent la charge comme une sinécure, ils n'en sont que plus résolus à défendre pied à pied leurs prérogatives, et ne supportent pas que l'initiative privée se mêle de leurs affaires. Je n'en veux d'autre preuve que la mésaventure arrivée tout récemment à un Chinois de mes amis, M. Wa Pi Lo, homme fort aimable, parlant admirablement notre langue, ayant habité Paris et qui a gardé, de son séjour dans l'atmosphère du boulevard, une liberté, d'appréciation très rare chez ses compatriotes. Il cause volontiers et ne se gêne nullement pour dire, en termes parfois assez vifs, ce qu'il pense des us et abus de son pays. C'est de lui-même que je tiens l'histoire.

M. Wa Pi Lo habite rue de la Farine-Grillée. S'il m'est permis de vous donner un conseil, ne passez jamais par cette rue-là, à moins de nécessité urgente. C'est une horreur. M. Wa Pi Lo, lorsqu'il lui fut démontré jusqu'à l'évidence qu'il ne pouvait sortir de chez lui à pied, à cheval ou en charrette sans s'exposer à des catastrophes, s'en alla porter ses doléances au mandarin du quartier, avec lequel, d'ailleurs, il était en très bons termes. Celui-ci promit tout ce qu'on voulait. Il allait donner des ordres ; dans deux jours, la rue serait remise en bon état. Les deux jours passèrent, puis quatre, puis une semaine sans amener aucun changement. Nouvelle visite au yâmen, nouvelles promesses accompagnées d'excuses. Ce n'était qu'un oubli, mais la réparation allait se faire aujourd'hui même, dans quelques heures. Malgré ces bonnes paroles, il n'en fut

ni plus ni moins. Une quinzaine s'était écoulée, pas un terrassier n'avait paru sur l'horizon. Enfin, à bout de patience, M. Wa Pi Lo prit le parti de faire exécuter les travaux à ses frais. Il engagea des coolies, se procura des matériaux, et, du matin au soir, tout était terminé. Il pouvait désormais se hasarder hors de sa maison sans risquer de se rompre le cou. Quelle ne fut pas sa stupeur lorsque, le lendemain matin, il aperçut une autre équipe occupée, non point à parfaire, mais à défaire l'ouvrage de la veille, enlevant les remblais, recréant les trous et les ornières. Il se précipita chez le mandarin et, très indigné, le mit au courant de ce qui se passait :

— Comment ! Je vous évite de la peine et la dépense. Je me charge, en votre lieu et place, d'entretenir la voie publique, et c'est ainsi que vous agissez !... Vous faites démolir mon ouvrage. Cela n'a pas le sens commun !

Mais l'autre, sans se déconcerter, de répondre :

— Parfaitement. Ces hommes sont là par mon ordre. Ils bousculent vos remblais, rétablissent les trous. Ne vous fâchez point. Que voulez-vous, mon bon ami, j'avais promis plus que je ne puis tenir. Décidément, c'est impossible. Rétéchiez un peu. Qu'allait-il se passer ? L'inspecteur de circuit n'aurait pas manqué de s'émerveiller devant votre rue magnifique. " Vraiment, se fût-il dit, il faut qu'on ait beaucoup d'argent en caisse pour faire si grandement les choses " Et il n'eût pas manqué de demander ses comptes à l'inspecteur de district, lequel, à son tour, m'eût saigné aux quatre veines, moi, pauvre chef de quartier, qui ai déjà de la peine à vivre de ma place achetée bien cher. Voyons, vous ne désirez pas ma porte. N'insistez pas, on je suis un homme ruiné.

M. Wa Pi Lo s'inclina. Et voici comment il y a encore, comment il y aura toujours des fondrières et des cloaques dans la rue de la Farine-Grillée.

* * *

Pékin est, avant tout, un centre politique. Le mouvement d'affaires est peu considérable. Le grand marché est Tien-Tsin, la capitale n'étant point ouverte au commerce étranger. La petite colonie européenne comprend seulement les membres du corps diplomatique et les missionnaires. Une centaine de personnes, pas davantage ; un groupe infime perdu dans une immensité. Mais j'en sais peu d'aussi accueillant, où les relations acquièrent, on aussi peu de temps, ce caractère d'intimité quasi familiale. Il n'y a pas encore un mois que je suis arrivé et déjà j'ai la sensation très imprévue et très douce de vivre environné d'amitiés anciennes. Dans les hospitalières légations de France et de Russie l'impression est parfois si aiguë que j'ai peine à ne pas me croire à des milliers de lieues d'ici, rajeuni de plus d'une année, au milieu des miens, rétéchissant, non sans un peu de mélancolie, à la fuite de plus en plus rapide des heures, à l'instant de la séparation prochain.

Aux Missions, l'accueil n'est pas moins affectueux. On en connaît vite le chemin ; on s'oublie volontiers des heures entières à converser avec des hommes qui, depuis leur jeunesse, vivent dans le contact de ce peuple étrange, se sont approprié sa langue, son genre de vie, ont étudié sa littérature, son art, fouillé ses volumineuses annales, possèdent le don si rare d'évoquer dans leurs causeries, en quelques touches d'un coloris saisissant, les événements et les êtres ; qui, enfin, sous le costume chinois, ont gardé l'âme bien française, l'esprit alerte et, sans trop se payer d'illusions, convaincus dès longtemps qu'ils labourent une terre ingrate, n'ont rien perdu de leur ténacité de pionniers, de leur ardeur presque joyeuse, complètement heureux dans les difficultés de la tâche librement acceptée.

BUSINESS IS BUSINESS

Étrange annonce, cueillie dans les journaux de Dublin :

" Mercredi 9 mai 1900, les meubles ayant servi à Sa Majesté la reine durant son séjour à la loge vice-royale seront vendus aux enchères par le ministre des travaux publics. Ces meubles sont d'une très grande valeur non seulement au point de vue historique, mais parce qu'ils sont tout à fait neufs et seront vendus à des prix dérisoires.

UN CAS DE FORCE MAJEURE

Le visiteur — Toto, comme tu ressembles à ton papa...

Toto — C'est ce que tout le monde dit, mais ce n'est pas ma faute.

BIEN AVERTIE

Gatien à une querelle de ménage.

— Je vois ce que c'est, dit-il à sa femme, tu voudrais me voir mourir pour être veuve. Mais je te garantis une chose c'est que je ferai en sorte que de mon vivant tu n'aies pas ce plaisir.

MUFFLERIE

Le monsieur. — Je viens, Madame, quêter pour la clinique des enfants atteints du croup.

Mme Mufflard. — Mais, Monsieur, il y a dix ans que je donne à cette institution... ils ne sont donc pas encore guéris ?